



# Pol Demade, un petit maître belge du fantastique

COMMUNICATION DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 SEPTEMBRE 2003

A utant que je le précise d'emblée : Pol Demade n'est pas un de ces milliers d'écrivains tombés dans l'oubli, ni dans le fameux purgatoire des lettres, après avoir connu de son vivant une certaine notoriété, voire un petit succès. Il n'est pas davantage la victime d'une impitoyable cabale, la plupart des historiens de la littérature s'étant comme donné le mot pour effacer son nom des manuels spécialisés et des encyclopédies. Et il n'est pas non plus ce que j'appelle un écrivain par analogie, comme l'est par exemple un Arsène Houssaye qui n'est presque jamais évoqué de nos jours pour lui-même et pour ses nombreuses œuvres (dont l'une ou l'autre, d'ailleurs, à l'instar de son *Histoire du 4<sup>e</sup> fauteuil de l'Académie française*, ne manque pas d'intérêt), mais parce qu'il a été l'ami de Victor Hugo, de Théophile Gautier, de Gérard de Nerval ou encore de Charles Baudelaire.

Non, croyez-moi, il n'y a pas de cas Pol Demade. Encore moins de scandale Pol Demade. Car, s'il a régulièrement publié des livres et des brochures, tout au long de son existence (il est né en 1863 à Comines et est mort en 1936 à Bruxelles), Pol Demade n'a jamais été un écrivain de renom, ni en Belgique ni en France, et n'a jamais vraiment fait parler de lui dans le Landerneau. Sa bibliographie se compose d'une douzaine d'ouvrages, le premier, une longue nouvelle, *Religieuse, sœur Magdala*, qui a été éditée à compte d'auteur en 1891, le dernier, un recueil de contes, *Les Âmes nues*, édité par Casterman, en 1938, donc deux ans après sa disparition, avec une vibrante préface due à Adolphe Hardy. C'est dans cette préface de sept pages qu'on trouve du reste l'essentiel des renseignements biographiques concernant Pol Demade. On y apprend ainsi que, « quand il lui arrivait de prendre part à quelque solennité », on ne le voyait jamais « bousculer

l'assistance », ni « y jouer des coudes adroitement, afin de s'y bouter ou de s'y glisser en avant », et que, lorsqu'il publiait un livre, « il ne lui entrait pas dans l'idée de le faire étaler, aux vitrines des librairies, entourée d'une bande colorée mentionnant, en grosses lettres, qu'il était " l'ouvrage le mieux écrit " ou " le plus passionnant des temps modernes " ». Adolphe Hardy d'ajouter, un tantinet ironique : « Aussi, nul prix quinquennal, triennal, provincial, communal ou autre, ne vint-il l'avantager de ses faveurs ; nulle académie ne songea-t-elle à s'honorer, en l'élisant parmi ses membres ; et bien rares sont les anthologies qui s'avisèrent de citer ne fût-ce que son nom. » Puis ces mots : « Sa disparition a été, comme son existence, silencieuse et discrète, et ses funérailles témoignèrent de l'indifférence non seulement du monde académique et officiel, mais même de la plupart des vieux compagnons avec lesquels il avait si vaillamment et si généreusement, aux belles heures de sa jeunesse, du *Drapeau* et de *Durendal*, mené le bon combat pour la littérature et pour l'art<sup>1</sup>. »

Pol Demade a été, en effet, un des principaux fondateurs, aux côtés de Firmin Vanden Bosch, Maurice Dullaert et Henry Carton de Wiart, d'abord du *Drapeau* en 1892 puis, surtout, deux ans après, de *Durendal*, deux revues catholiques belges qui ont joué un rôle important dans les dernières années du dix-neuvième siècle et les deux premières décennies du vingtième. De 1894 à 1897, Pol Demade a été de surcroît le directeur de *Durendal*, avant d'en laisser les rênes à Henry Moeller, « la véritable cheville ouvrière » de la revue, selon Françoise Chatelain dans son étude consacrée à cette publication et éditée par l'Académie, en 1983<sup>2</sup>. Lorsqu'on consulte les sommaires de la revue, de sa fondation à 1919, on constate que des auteurs de toute tendance y ont collaboré (Jules Destrée entre autres et à de multiples reprises). Et que c'est dans les pages de *Durendal* qu'ont apparue la première nouvelle de Franz Hellens (*Le Miracle de l'âne*, en 1905) et les tout premiers textes de Marie Gevers (trois poèmes, en 1907).

Il ne fait aucun doute que l'esprit de *Durendal* a marqué Pol Demade et influencé ses écrits. C'est, grosso modo, un catholicisme de morale et de devoir, respectueux, sans concession aucune, des dogmes de l'Église, mais en même

---

<sup>1</sup> *Les Âmes nues*, Tournai-Paris, Casterman, s.d. [1938], p. 10 et 11.

<sup>2</sup> Françoise Chatelain, *Une revue catholique au tournant du siècle : Durendal 1894-1919*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1983, p. 23.

temps, et peut-être paradoxalement, un catholicisme qui ne rejette pas en totalité les idées de l'époque (ne serait-ce que le modernisme et le féminisme), le catholicisme de la démocratie chrétienne alors à ses tout débuts et inspirée de l'encyclique de Léon XIII, *Rerum novarum* (1891). C'est en outre un certain catholicisme « littéraire », non plus celui qu'ont façonné en France des auteurs tels que Joseph de Maistre, Louis Veillot, Ferdinand Fabre ou même Ernest Hello, mais celui, beaucoup plus fascinant, de Paul Verlaine, de Jules Barbey d'Aurevilly, d'Auguste Villiers de l'Isle-Adam, de J.-K. Huysmans et, bien entendu, de Léon Bloy, quoique le catholicisme de Léon Bloy soit, comme chacun le sait, très virulent et iconoclaste.

Voilà comment, dans ses *Souvenirs littéraires*, Henry Carton de Wiart a défini la démarche des romanciers et des poètes regroupés autour de la revue *Durendal* et, d'une manière plus générale, des romanciers et des poètes chrétiens : « Avec cet exquis écrivain que fut René Bazin, je crois qu'il n'y a pas, à proprement parler, de roman catholique, mais je constate qu'il y a, Dieu merci !, des romans écrits par des catholiques, c'est-à-dire par des écrivains pour qui le phénomène spirituel existe. Ils se distinguent peut-être des autres romans en ceci que le bien s'y nomme le bien et que le mal s'y nomme le mal. Pour le surplus, je tiens qu'un écrivain, — je parle d'un écrivain d'imagination, non d'un polémiste, — ne doit nullement s'assigner pour devoir un parti pris d'édification ou de prédication. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Son domaine est toute la vie et toute la nature. Son art peut s'y donner libre carrière dans la plénitude et la sincérité de ses émotions et de ses sentiments. Que ses convictions religieuses y respirent ou y transpirent, quoi d'étonnant ? C'est à son insu, et parce qu'il suit la pente naturelle de son âme, que l'auteur obéit aux inspirations et aux disciplines de la Foi comme il se laisse entraîner et exalter par le sens et le goût du Beau. Son œuvre ne sera malsaine que si sa vision ou sa pensée elles-mêmes sont impures<sup>3</sup>. »

*La Passion catholique*, sous-titrée « Une âme princesse », le seul roman de Pol Demade, paru à Gand en 1893, est précisément une œuvre, oserais-je dire en paraphrasant Henry Carton de Wiart, pleine de respiration et de transpiration religieuses. On y voit ainsi un dénommé Prince, une sorte de Des Esseintes

---

<sup>3</sup> Henry Carton de Wiart, *Souvenirs littéraires*, Bruxelles-Paris, Durendal-Lethielleux, 1939, p. 41 et 42.

mystique, ne pas succomber aux tentations de la chair et accepter les souffrances et les dures épreuves de la vie par amour pour Dieu. Avec ses descriptions à l'emporte-pièce et ses outrances (je pense à ce passage où une jeune femme, au comble de la détresse, s'ouvre les veines et baptise de son propre sang l'enfant qu'elle vient de mettre au monde !), le livre est assez révélateur de ce qui va toujours intéresser Pol Demade dans la grande majorité des œuvres qu'il fera paraître tout au long de son existence : les âmes en peine. À moins que ce ne soit la peine des âmes — le mot « âme », au singulier et au pluriel, revenant dans le titre de plusieurs de ses ouvrages : « L'Âme féminine », une conférence donnée au Cercle catholique d'Anvers en février 1907, *Les Âmes qui saignent* et *Les Âmes nues*, des recueils de contes parus successivement en 1910 et, je le rappelle, en 1938. Sans oublier toutes ces « âmes » dans le titre même de certains de ses contes : *L'Âme prisonnière*, *L'Âme des petits*, *L'Âme parfumée*...

Je ne l'ai pas encore dit mais le narrateur de *La Passion catholique* est un médecin. Comme l'a été Pol Demade lui-même, après avoir parachevé ses études de médecine à Paris et, à en croire Adolphe Hardy, fréquenté « le salon de Charcot ». On lui doit d'ailleurs diverses publications scientifiques — et aussi d'avoir été, durant près de trois décennies, l'unique rédacteur du *Jardin de la santé*, une revue mensuelle de vulgarisation médicale. Et cela explique pourquoi il y a tant de médecins dans ses contes, en particulier l'omniprésent D<sup>r</sup> Mauvers qui est un peu son double, sa conscience et son porte-parole, pourquoi la plupart des histoires qu'il raconte tournent autour de la maladie et de la mort. Pourquoi aussi elles se présentent assez souvent comme des procès-verbaux de cas étranges observés par des médecins, tantôt dans leur cabinet, tantôt en visite chez leurs patients, tantôt encore dans des « maisons de cure ».

Camille Hanlet, auquel il faut toujours se référer quand on se penche sur la littérature belge de langue française, Camille Hanlet, toujours « infatigable » et « minutieux », pour reprendre ici les justes termes de Roland Mortier<sup>4</sup>, Camille Hanlet fait grand cas de Pol Demade et lui consacre des pages admiratives dans le premier tome de ses indispensables *Écrivains belges contemporains*, publié à Liège en 1946. Il en parle comme d'un « remarquable conteur », relève que Pol Demade

---

<sup>4</sup> Roland Mortier, *Juliette de Robersart. Une voyageuse belge oubliée*, Bruxelles, Le Cri/Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2003, p. 9.

« scrute et pénètre les âmes avec une acuité et une pénétration peu communes » et affirme qu'il a été « un moraliste de race et l'un des plus français de nos écrivains » — ces derniers mots constituant à mes yeux, je ne vous le cache pas, une allégation plutôt énigmatique<sup>5</sup>.

Par contraste, dans le premier tome des *Lettres françaises de Belgique* dévolu au roman et publié sous la direction conjointe de Robert Frickx et de Raymond Trousson, en 1988, Pol Demade est éreinté. Jacques Detemmerman, qui signe de ses initiales J. D. un article de deux colonnes et demie sur *La Passion catholique*, dit en substance ceci : « Dans l'œuvre immédiatement vieillie de Pol Demade abondent les enfants modèles, les vieillards sereins, les curés philosophes, les mères prolifiques et les saints égarés dans la vie quotidienne. Ce sont des lieux communs qui ont encombré toute la littérature bien-pensante de l'époque. La prédilection pour les agonies interminables, la souffrance et les larmes paraît plus inquiétante chez un homme qui était médecin. Il est vrai que la douleur est rédemptrice et que les peines sont réversibles ! » Puis, au paragraphe suivant, Jacques Detemmerman conclut : « Pol Demade aurait voulu “empoigner” le lecteur. Pour cela, il lui aurait fallu autre chose qu'une psychologie abracadabrante, des vertus bétonnées et un piteux attirail pseudo-théologique où se bousculent prémonitions, transferts de pensée et rêveries sur la possibilité d'une transsubstantiation à rebours. L'écrivain avait entrepris de glorifier le sacrifice et l'expiation. L'évolution interne de l'Église a aussi sûrement ruiné cette philosophie sanglante et réactionnaire que les progrès de la médecine. L'œuvre et les valeurs qu'elle chantait ont suivi la même pente<sup>6</sup>. »

Entre ce jugement fort sévère et les appréciations par trop flatteuses de Camille Hanlet, il convient, je pense, d'être moins radical. Dans son ensemble, c'est incontestable, l'œuvre de Pol Demade paraît bien dépassée aujourd'hui et, par certains de ses aspects doctrinaires, elle a même quelque chose de naïf, si ce n'est de carrément ridicule. Qu'on jette, pour s'en convaincre, un coup d'œil sur *Boutique d'idées* (1910), un livre de propos à bâtons rompus sur une ribambelle de sujets, bourré de fadaïses et de platitudes. Du genre : « L'être le mieux partagé des faveurs de la providence doit souffrir<sup>7</sup>. »

---

<sup>5</sup> Camille Hanlet, *Écrivains belges contemporains*, t. 1, Liège, Dessain, 1946, p. 345-350.

<sup>6</sup> *Lettres françaises de Belgique, I. Le Roman*, Robert Frickx et Raymond Trousson dir., Paris-Gembloux, Duculot, 1988, p. 390.

<sup>7</sup> Paul Demade, *Boutiques d'idées*, Louvain, Librairie Universitaire, 1910, p. 29.

J'ai néanmoins la conviction que Pol Demade a écrit quelques grands contes d'inspiration surnaturelle — des contes qu'auraient pu écrire, je pèse mes mots, Auguste Villiers de l'Isle-Adam et Léon Bloy, le Villiers de l'Isle-Adam des *Contes cruels* et des *Nouveaux contes cruels*, le Bloy de *Sueur de sang* et d'*Histoires désobligeantes*.

Les plus réussis d'entre eux ont été réunis en 1899 dans *Contes inquiets*, un volume de vingt-deux histoires (dont certaines avaient déjà paru dans divers numéros de *Durendal*), édité par Oscar Schepens et Cie à Bruxelles. À la page VIII de sa courte préface, d'entrée de jeu, Pol Demade dit clairement que « le rôle de l'écrivain catholique est d'être *un inquieteur d'âmes* ». « Il doit, précise-t-il, donner à la créature humaine, trop naturellement penchée vers la terre fascinatrice, l'inquiétude de l'au-delà ; l'arracher, s'il se peut, à ses préoccupations matérielles ; et, ceci serait son triomphe, l'empoigner jusqu'à la détourner de l'ombre et à l'orienter dans la direction de la clarté éternelle. »

Certains de ces contes qualifiés d'inquiets ne sont, en fait, que des histoires miraculeuses et des paraboles, par exemple *Le Réveillon de la bonne sœur Maleine* ou encore *L'Enfant aux chandelles*. D'autres de simples nouvelles réalistes mais relatant des événements fort curieux comme *L'Avertissement inutile* ou *Une femme de tête*, qui est un des récits les plus prenants du recueil et qui atteste que Pol Demade, quand il s'applique, peut être un excellent conteur — j'entends un conteur capable de construire un récit et de ménager ses effets.

Les contes ressortissant à proprement parler au fantastique ou à l'insolite forment, eux, un bon tiers de l'ensemble. J'en mettrai quelques-uns en exergue : *L'Invité* sur le thème classique de l'ubiquité ; *L'Inversion sentimentale* qui est une histoire de « peur bleue » au sens où on entend d'ordinaire cette expression et dans laquelle on voit les cheveux d'un vieil homme changer de couleur en quelques secondes à peine ; *La Bague d'émeraude*, une histoire de fantôme fort réussie où Pol Demade cherche à prouver l'immortalité de l'âme et où, au passage, il s'en prend à Nietzsche (orthographié Nitsche), le traitant de « philosophe à la mode chez les snobs » et de « détraqué », au point de considérer ses œuvres comme des « aberrations cérébrales » et des « insanités » ; *L'Âme prisonnière* où, cette fois, il tente de montrer que l'œuvre d'art elle-même possède une âme et où le héros est un peintre fou qui perd petit à petit, comme si Dieu avait décidé de le punir,

l'usage de ses cinq sens, après avoir « annihilé » [*sic*] une toile d'inspiration religieuse ; *Il n'y a plus de sécurité...*, dont le D<sup>r</sup> Mauvers est le narrateur et où il est question d'un drôle de « psychographe », c'est-à-dire d'un appareil à photographier les pensées...

Mais le meilleur conte du livre reste, me semble-t-il, *Débonnaire Milaine*. Le meilleur mais sans nul doute aussi le plus macabre, le personnage central étant ici un marchand de couronnes mortuaires et, comme le mentionne Pol Demade, « d'objets liés au deuil ». À force de côtoyer la mort, cet individu est un jour atteint de « mal funèbre » : comment, se pose-t-il la question, les vers en arrivent-ils à ronger les cadavres ? De là à multiplier les expériences les plus renversantes et les plus répugnantes... Il y a du Edgar Allan Poe dans ce formidable conte qui a le mérite d'être des plus plausibles, alors même qu'à tout instant le sujet traité frôle l'exagération et l'in vraisemblance<sup>8</sup>.

Cette veine fantastique, ce goût marqué pour des situations inouïes et des événements extraordinaires, on les retrouve de loin en loin dans d'autres recueils de contes publiés ultérieurement par Pol Demade, que ce soit *Les Âmes qui saignent* (1910), *L'Ombre étoilée* (1912), *Le Cortège des ombres* (1925) ou *Les Âmes nues* (1938). Dans *Le Cortège des ombres*, le conte homonyme est ainsi basé sur l'hypothèse qu'il pourrait y avoir autour de nous des essences de nature indéterminée et que, « dans le train-train de l'existence », les vivants sont accompagnés « d'une sorte de cortège d'ombres ». Sur quoi, Pol Demade évoque d'abord la mort mystérieuse de son père, en 1902, puis celle de sa mère, en 1915, pendant, dit-il, qu'il était en « exil en Hollande », juste comme il venait de croiser à Scheveningue une femme lui ressemblant trait pour trait.

Dédié à Léon Debatty, le directeur de *La Revue sincère*, *Le Portrait de Jean Lorié* est fort probablement, sans être fantastique, le conte le plus stupéfiant du *Cortège des ombres*, un peu dans la lignée de *L'Âme prisonnière*. Jean Lorié, le héros mis en scène, est un médecin fasciné par la peinture. Mais moins parce qu'elle lui procure du plaisir que parce qu'elle est, d'après ce qu'il estime, l'expression d'une certaine folie au sens clinique du mot — ce qu'il appelle la « folie esthétique ». On découvre bientôt que Jean Lorié a demandé à dix-neuf artistes connus d'exécuter

---

<sup>8</sup> *Débonnaire Milaine* figure dans mon anthologie *La Belgique fantastique*, Verviers, André Gérard, 1975, p. 39-50 ; rééd. Bruxelles, Jacques Antoine, 1984.

son portrait. Ce sont donc dix-neuf « folies », dix-neuf aberrations. « J'ai été, dit Jean Lorié, traité à la Cézanne, et puis à la Gauguin, soumis à l'analyse et à la synthèse, passé au bleu et au gris ; l'un a dissimulé mes lignes, l'autre les a affirmées [...] Un jour même on a fait de mon pauvre visage un puzzle incompréhensible de tétraèdres et de prismes... » Lui vient alors l'envie de s'en débarrasser à jamais, l'art moderne n'étant qu'une « orgie », ne représentant que « la débauche, le désordre, la laideur ». Et puisqu'il est persuadé que les dix-neuf portraits l'ont détruit, Jean Lorié s'arroge le droit de les détruire à son tour, en présence d'un nombreux public. Non sans ressentir, avoue-t-il, une « enivrante volupté ».

« Les dix-neuf toiles, écrit Pol Demade, décoraient une large véranda, au plafond voilé de mousseline rose, et qui s'ouvrait sur un jardin que l'hiver tenait figé tel un décor de théâtre. Tous les portraits, sauf un seul, qui trônait sur un chevalet, avaient été sortis de leurs cadres. Nos yeux les fixaient avec curiosité. Lorié nous les désigna sous la lumière crue de la lampe électrique. Vous vous rappelez ces visages fatigués, vers le matin d'une longue fête, au petit jour. Nous étions tous, les portraits et nous-mêmes, dans ce jour et cette lumière défavorables. Lorié ouvrit la porte et, au bord du jardin, dans l'ombre, un à un, il porta les dix-huit toiles, dont il superposa les cadres de bois les uns sur les autres, à la façon d'un bûcher. Puis délibérément, il y mit le feu. Cela fit, en un clin d'œil, une colonne de fumée nauséabonde sur laquelle il rabattit les portes<sup>9</sup>. »

Pol Demade, je crois, s'est fort habilement accommodé au fantastique traditionnel, un genre qui n'est pas du tout facile — et qui est peut-être même, dans le domaine de la fiction, le genre littéraire exigeant le plus de rigueur et de maîtrise et, à l'inverse, supportant le moins les scories, tant ses principaux thèmes sont connus depuis le début du dix-neuvième siècle, tant ils ont été illustrés par de remarquables écrivains, d'Ernst T. A. Hoffmann à Oscar Wilde, en passant par Théophile Gautier, Edgar Allan Poe, Prosper Mérimée, Nicolas Gogol, Guy de Maupassant ou Robert Louis Stevenson. C'est là, du reste, une des raisons pour lesquelles la majorité des grandes anthologies de littérature fantastique accueillent souvent les mêmes textes et les mêmes auteurs, aussi bien dans les pays francophones qu'en Allemagne, en Grande-Bretagne ou aux États-Unis.

---

<sup>9</sup> Paul Demade, *Le Cortège des ombres*, Bruxelles, Librairie Albert Dewit, 1925, p. 244-245.



Je verrais bien, à ce propos, une anthologie de Pol Demade où seraient rassemblés une douzaine de ses contes fantastiques et de ses récits baignant dans une atmosphère surnaturelle, avec, à leur tête, *Débonnaire Milaine*.

Selon moi, ils ne sont pas « immédiatement vieilliss » et, s'ils ne brillent pas toujours par leur profondeur psychologique, s'ils sont souvent, comme l'a noté Christian Berg<sup>10</sup>, l'expression d'une théodicée intransigeante, ils ont l'avantage d'être des plus efficaces.

Le narrateur d'*Une odeur de brûlé*, un des contes du *Cortège des ombres*, dit à un moment donné, à brûle-pourpoint : « Je me fais cette réflexion qu'avant de prouver il sied d'affirmer. »

Pour ce qui me concerne, j'ai affirmé tout à l'heure que Pol Demade est un fantastiqueur qui a écrit des choses que n'auraient désavouées ni Auguste Villiers de l'Isle-Adam ni Léon Bloy. J'espère aussi en avoir apporté quelques petites preuves et avoir suscité chez vous l'envie — l'envie pressante — de le découvrir.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Jean-Baptiste Baronian, *Pol Demade, un petit maître belge du fantastique [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur : <http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/baronian130903.pdf>

---

<sup>10</sup> Christian Berg, « Les larmes et le sang », *Les relations littéraires franco-belges de 1890 à 1914*, Raymond Trousson dir., Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984, p. 28.